

LE TIGRE BLEU DE L'EUPHRATE

Laurent Gaudé



ACTES SUD - PAPIERS

Alexandre va mourir. Après avoir battu le grand Darius, conquis Babylone et Samarkand, après avoir construit des villes et fondé un immense empire, il est terrassé par la fièvre. Il ne lui reste que quelques heures à vivre. Il ne tremble pas. Il contemple la mort et l'invite à s'approcher pour lui raconter lui-même ce que fut sa vie.

Alexandre parle et la mort l'écoute. Le laissant revivre l'ivresse de son épopée et ressentir, une dernière fois, le désir. Celui de ne jamais interrompre sa course. De s'enfoncer toujours plus loin, dans des terres inconnues. Le désir de rester toujours fidèle à cette soif intérieure que rien ne peut étancher.

ACTES SUD - PAPIERS
Fondateur : Christian Dupeyron
Editorial : Claire David

Cette collection est éditée avec le soutien de la **SACD**

Société des
auteurs et
compositeurs
dramatiques
PARIS/BRUXELLES/MONTREAL

Illustration de couverture :

Bataille d'Issos (détail : Alexandre), mosaïque
de la maison du faune à Pompéi, II^e-I^{er} siècle av. J.-C.,
Musée archéologique national, Naples

© ACTES SUD, 2002
ISSN 0298-0592

ISBN 978-2-330-15773-9

LE TIGRE BLEU DE L'EUPHRATE

Laurent Gaudé

pour Alexandra, toujours

I

Silence.

Qu'avez-vous, ainsi, à trépigner d'impatience, commentant chacun de mes gestes, auscultant les traits de mon visage dans leur moindre détail, fouillant jusque dans mes selles pour y lire quelque présage ?

Oui, je meurs,

Oui, je serai bientôt terrassé.

Je vous le dis.

Il n'est pas besoin d'épier mes spasmes, de compter la fréquence de mes quintes de toux.

Je meurs,

Et je ne demande qu'un peu de silence.

Je vous sens,

Je vous entends parler sans cesse de l'évolution de la maladie, Et la rumeur, qui naît toute ténue dans les draps de mon lit, croît sans cesse dans les couloirs du palais, Elle sort bientôt par la grande porte et se répand comme un fleuve de boue dans les ruelles de la ville.

C'est une ombre énorme qui couvre le ciel de mon empire.

C'est une ombre qui dit que le roi est malade et va mourir.

Vous n'avez pas besoin de vous cacher pour parler de cela.

Je le sais mieux que personne.

Je meurs de faim, de soif et de désir.

Vous m'entendez, vous tous qui voulez connaître la nature exacte de mon mal,

Vous tous qui pariez sur le nombre de jours qu'il me reste à vivre,

Vous qui chuchotez dans les couloirs et veillez sur ma maladie avec l'attention de la nourrice sur le landau,

C'est de faim que je vais mourir.
Qui d'entre vous peut comprendre cela ?

Laissez-moi.
Ne me touchez pas.
Ne m'entourez plus de vos soins.
Je ne veux sentir ni vos onguents ni vos murmures.
Quittez cette chambre.
Que plus personne n'entre.
Qu'elles sortent, les femmes dont vous voulez m'entourer,
Les servantes qui assistent mon corps malade, qui vont et viennent dans leur tunique de lin blanc, tête baissée, changeant les draps et nettoyant mon corps.
Qu'elles sortent mes trois cent soixante-cinq épouses
Que vous avez fait entrer une à une pour qu'elles me disent adieu,
Cortège interminable de lèvres charnues et de fausse compassion.
Qu'elles sortent,
Je les ai faites miennes du temps de ma splendeur.
Je voulais une femme par jour
Pour ne jamais vivre deux fois avec le même visage sous les yeux.
Mais je ne suis plus ce que j'étais.
Dites-le-leur.
Que plus personne ne vienne ici pour baiser ma main.
Que plus personne ne vienne tenter sur moi des remèdes nouveaux pour me soulager.
Qu'on scelle cette porte
Et me laisse en paix.
J'ai un invité d'exception
Et je veux être tout à lui.
Dehors.
J'en ai fini avec le monde.
Dehors,
Dehors !

Voilà.
Nous sommes seuls à présent, toi et moi.
